

LAVELLE ET LA PHILOSOPHIE DES ANNÉES TRENTE

Louis Lavelle (1883-1951) est un philosophe français singulier ; il est marqué par un certain nombre de caractères exceptionnels. Mentionnons les principales exceptions : il ne fit pas ses études à la Sorbonne, mais à l'université de Lyon, sous la houlette d'Arthur Hannequin, philosophe des sciences, idéaliste d'inspiration kantienne¹. Il ne fut pas normalien. Il soutint une thèse de doctorat de « métaphysique » sur *La dialectique du monde sensible*, et fut critiqué par Léon Brunschvicg pour sa prétention à construire le monde et Dieu. Il enseigna très longtemps la philosophie en classe de terminale en différents lycées pour aboutir à Paris, au lycée Henri IV, en classes préparatoires. Ancien élève de ce grand lycée parisien, Jacques de Bourbon-Busset racontait qu'il avait eu la chance d'avoir Lavelle en terminale comme initiateur enthousiaste à la philosophie, avant d'être en hypokhâgne l'élève de Jean Nabert, et en khâgne l'élève d'Alain. Il est certain que Lavelle ne s'est jamais plaint d'enseigner la philosophie aux jeunes élèves. En 1940-1941, en raison de l'occupation allemande, il est déplacé à Bordeaux, où il a pour élève Jean Mesnard, qui devint par la suite un éminent spécialiste de Pascal ; puis il est nommé inspecteur général, avant d'être élu au Collège de France, où il succédait à Édouard Le Roy, et où il enseigna jusqu'à sa mort prématurée en 1951.

En 1942, Lavelle publie un ouvrage historique sur la place de la philosophie en France depuis la fin de la Grande Guerre jusqu'à l'occupation allemande durant la seconde guerre mondiale ; il y étudie les grandes œuvres philosophiques de l'époque, et les courants principaux. On connaît Lavelle comme un philosophe systématique, l'un des rares philosophes français à avoir une pensée dialectique (il a enseigné à l'École Normale Supérieure un cours de pensée dialectique, publié après sa mort sous le titre évocateur de *Manuel de méthodologie dialectique*)² ; on le connaît aussi pour ses réflexions éthiques et psychologiques, dont le plus beau des livres sur le

¹ Hannequin (1856-1905) publia une thèse célèbre, *l'Essai sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine*, Paris, Alcan, 1895, ainsi qu'une *Introduction à l'étude de la psychologie*, Paris, G. Masson, 1890. Par son analyse du caractère intellectuel de la discontinuité, et du caractère qualitatif de la continuité, par son sens du *Fait psychique*, il annonce Bergson. Par sa conception de la matière comme ensemble de relations conceptuelles sans substrat ontologique, il annonce Lavelle.

² Paris, PUF, 1962.

narcissisme, *L'Erreur de Narcisse*³. Mais on connaît moins son œuvre d'historien de la philosophie. Elle se limite à une partie du *Traité des valeurs*, où est étudiée la valeur dans l'antiquité grecque et dans la philosophie moderne et contemporaine, mais aussi dans la pensée de l'Iran et de la Chine, et dans le Moyen âge occidental⁴ ; on peut mentionner aussi un beau chapitre de *De l'âme humaine*, « L'interprétation de la proposition *Cogito ergo sum* »⁵. Enfin il ne faudrait pas oublier les cours d'histoire de la philosophie tenus au Collège de France, « La participation dans la philosophie platonicienne » (1944-45), « La métaphysique du cartésianisme » (1945-46), « De Descartes à Malebranche » (1946-47), « De Descartes à Leibniz — la théorie des possibles » (1947-48), « Explication des livres III, IV et V de l'Éthique de Spinoza » (1948-49), « La philosophie de Plotin » (1949-1950), et enfin « L'idée de la nature dans la philosophie d'Aristote » (1950-1951)⁶. Dans *La Philosophie française entre les deux guerres*, publié en 1942, Lavelle se fait l'historien du présent, l'historien de ces années trente (de 1918 à 1939) — une vingtaine d'années capitales pour la pensée en France⁷. Lavelle rassemble et unifie un certain nombre des chroniques parues tous les mois dans le journal *Le Temps* de 1930 à 1942⁸. Il avait déjà publié en 1936 un beau recueil de chroniques intitulé *Le Moi et son destin*⁹. Après sa mort sont parus d'autres recueils de ses articles, *Morale et religion*¹⁰, *Panorama des Doctrines philosophiques*¹¹, *Psychologie et spiritualité*¹², *Science Esthétique Métaphysique*¹³. On mesure à quel point ce travail de recension fit partie intégrante du travail philosophique de Lavelle qui, sur ce point, est le prédécesseur de Jean Lacroix et de Roger-Pol Droit, et en quelque sorte l'inventeur du journalisme philosophique, en même temps qu'Alain, quoique dans un tout autre style. Mais, comme l'a remarqué Albert Thibaudet, l'insertion d'Alain dans le radicalisme français donnait une sorte de

³ Nouvelle édition, avec préface de Jean-Louis Vieillard-Baron, Paris, La Table Ronde, 2003.

⁴ *Traité des valeurs*, deux volumes, deuxième édition inchangée, Paris, PUF, 1991, p. 33-181.

⁵ *De l'âme humaine*, Paris, Aubier, 1951, p. 89-112.

⁶ Cf. *L'existence et la valeur*, Leçon inaugurale et résumés des cours au Collège de France (1941-1951), préface de Pierre Hadot, Paris, Documents inédits du Collège de France, 1991.

⁷ Voir Gérard Granel, « Les années trente sont devant nous », in *Études*, Paris, Galilée, 1995.

⁸ Cf. Hervé Barreau, « Louis Lavelle témoin de l'activité philosophique qui lui fut contemporaine », in *Louis Lavelle. Actes du colloque international d'Agen*, Agen, Publications de la société académique d'Agen, 1987, p. 381-391.

⁹ Paris, Aubier, 1936.

¹⁰ Paris, Aubier, 1960.

¹¹ Paris, Albin Michel, 1967.

¹² Paris, Albin Michel, 1967.

¹³ Paris, Albin Michel, 1967.

coloration politique à tous ses propos, ce qui n'est pas du tout le cas des chroniques de Lavelle.

De fait, le tableau dressé par Lavelle est d'un très grand intérêt philosophique. Pour Lavelle, comme pour Schelling ou pour Windelband, la caractéristique de la philosophie française est d'unir la psychologie et la métaphysique, l'intériorité psychologique et l'être métaphysique. Descartes est le premier maître en cette affaire, non seulement avec l'analyse des « Passions de l'âme », mais avec l'expérience du *Cogito*. Lavelle place Descartes à l'origine de la philosophie française entre les deux guerres, en montrant combien les interprètes de Descartes sont présents sur la scène métaphysique (Jean Laporte, Laberthonnière, Jacques Maritain).

On peut lire ce livre comme l'histoire des sources spirituelles de la philosophie de Lavelle. C'est plus l'histoire de ses méditations métaphysiques que l'histoire de sa formation intellectuelle (qui renvoie à Hannequin, à Lachelier, à Hamelin, à Delbos, et bien sûr à Brunschvicg et à Bergson). Le fil qui conduit de Descartes à Malebranche (le plus grand métaphysicien) et à Maine de Biran (le plus fin psychologue) éclaire l'œuvre de Lavelle lui-même : d'une part, une vaste synthèse métaphysique, la *Dialectique de l'éternel présent*, où la présence totale de Dieu n'est pas sans rappeler la vision en Dieu de Malebranche ; d'autre part, des essais de psychologie morale d'une extrême finesse, comme *La conscience de soi* ou *L'Erreur de Narcisse*. On trouve dans l'ouvrage de fortes définitions de la philosophie. L'essence de la philosophie est « d'être une méditation silencieuse qui, cherchant le sens de la vie et l'usage que nous devons en faire, produit toujours une conversion intérieure » ; mais corrélativement « il faut aussi qu'elle appelle les autres hommes en témoignage ; car elle ne se soutient que par les épreuves auxquelles elle accepte de se soumettre... » (p. 229). La conversion intérieure est conversion à l'intériorité et réflexion de la pensée sur elle-même ; mais l'attitude philosophique ne doit pas succomber à l'erreur de Narcisse, autrement dit elle ne doit pas se refermer sur elle-même, se regarder en oubliant de vivre. L'impératif de communication est au cœur de l'acte philosophique tel que Lavelle l'entend. En cela la philosophie est une démarche qui engage la personne entière dans sa relation à soi et à autrui.

Mais sur le fond même Lavelle ajoute que « Le caractère de toute philosophie, c'est d'être non pas seulement une activité de l'esprit, mais une analyse de l'esprit considéré dans son origine, dans ses opérations essentielles, dans cette double exigence de vérité et de valeur qu'il porte partout avec lui et par laquelle il donne un sens à

tout ce qu'il nous est possible de connaître et de faire. La philosophie n'est rien si elle n'est pas la réflexion de l'esprit sur le réel, qui est indiscernable de cette réflexion de l'esprit sur lui-même par laquelle il se constitue lui-même comme esprit » (p. 267). L'unité de l'esprit, de l'activité et de la réflexion est le cœur même de la philosophie. En cela, Lavelle suit Lachelier, Bergson, Brunschvicg, et s'oppose à l'héritage positiviste qui limitait la philosophie à la tâche de classification des sciences ; il met l'empirisme et le phénoménisme dans le même sac que le positivisme. Car ils n'ont pas su reconnaître que l'esprit est la conscience en tant qu'elle est une activité produisant sa propre lumière avant d'éclairer tout ce qui est grâce à cette lumière. Toutes les formes du positivisme sont critiquées comme antiphilosophiques, que ce soit le positivisme logique, le positivisme scientifique ou le positivisme sociologique (p. 271). C'est à Descartes que Lavelle rapporte l'origine de la *philosophie des années Trente* ; car Descartes, plus encore que Kant, a discerné l'activité de l'esprit, quand il montre que « nous sommes par cela seul que nous pensons ». Ceci ne désigne aucun intellectualisme, mais manifeste clairement le primat de la conscience certaine d'elle-même dans ses représentations. Ce n'est pas ce qui est vu qui est certain, mais le fait indubitable qu'il me semble que je vois.

Lavelle, Thibaudet et Bergson

On peut encore lire ce livre comme une vision bergsonienne de l'histoire de la philosophie, attentive à discerner l'élan des œuvres et leur fécondité. C'est là ce qui donne à l'ouvrage son caractère très vivant, sa vitalité intellectuelle. Sur ce point, la comparaison de l'œuvre critique de Lavelle avec celle d'Albert Thibaudet dans le domaine littéraire s'impose¹⁴. Tous les deux ont beaucoup tiré de Bergson, dans la conception de l'individuel comme le concret, et dans la discrimination de courants qui sont comme des élans de vie poussant les individus à être eux-mêmes dans leur relation même à autrui. De Bergson, on peut en effet tirer l'idée d'une « critique créatrice », qui revient à présenter les œuvres, non pour les rejeter, les analyser et exercer un jugement sur tous leurs défauts, mais pour sympathiser avec elles. Ce que Thibaudet dit de sa propre méthode de sympathie peut parfaitement s'appliquer à Lavelle. Il y a toutefois une grande différence entre les deux esprits, c'est que Thibaudet est un

¹⁴ Thibaudet (1874-1936) fut l'élève de Bergson au lycée Henri IV, et resta son ami personnel jusqu'au bout. On utilisera avec profit les excellents volumes de chroniques d'Albert Thibaudet publiés par Antoine Compagnon, *Réflexions sur la littérature* (Paris, Gallimard, « Quarto », 2007), et *Réflexions sur la politique* (Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2007).

Montaigne, là où Lavelle est un Platon. Thibaudet est sensible au détail, au pittoresque, rapporte sans cesse des anecdotes ; il est un excellent historien de la diversité des opinions des hommes de lettres. Lavelle recherche toujours par-delà les opinions d'un livre ce qui en fait l'essence éternelle ; il n'a pas le tempérament d'un historien, mais l'exigence d'un philosophe qui cherche à trouver la vérité au-delà des avis personnels et des considérations du moment. On pourrait penser que la différence vient de ce que Thibaudet s'intéresse à la littérature, alors que Lavelle ne s'intéresse qu'à la philosophie. Mais ce serait une erreur, car ni l'un ni l'autre n'ont une conception rigide du cloisonnement entre littérature et philosophie. Thibaudet, en littéraire instruit de philosophie, a publié un beau livre en deux volumes sur *Le bergsonisme*¹⁵ ; et Lavelle, en philosophe qui connaît la littérature, multiplie les allusions littéraires, en particulier à La Rochefoucauld, Fénelon. De plus tous deux sont de grands lecteurs de Montaigne, alors que Bergson, leur maître, n'y renvoie jamais. Le point doctrinal qui unit Lavelle et Thibaudet est l'opposition ferme au positivisme. Et Bergson est celui qui a libéré la pensée du positivisme en se confrontant à lui du fait même qu'il en était imprégné, et préférait sans conteste le positivisme d'un Taine ou d'un Spencer au spiritualisme vague de Victor Cousin et de ses élèves.

On peut prendre pour exemple les pages consacrées au rationalisme scientifique qui sont d'une grande clarté et on voit là, avec un étonnement admiratif, Lavelle se transformer en un excellent historien de la philosophie des sciences, qui met en place la pensée d'Émile Meyerson et d'André Lalande, dans leur volonté d'éteindre les différences au profit de l'identité et de renoncer aux formes individuelles de l'existence, ce qui les rapproche de Julien Benda (p. 222). Une sympathie particulière lie Lavelle à la pensée ouverte et rationaliste de Léon Brunschvicg, mais ce n'est pas seulement le philosophe de la connaissance, qui a assoupli toutes les catégories de l'intelligence ; c'est aussi le théoricien de la connaissance de soi et de la « religion » comme acte intellectuel le plus haut.

On trouve aussi dans ces pages des portraits et des vues originales à foison. L'évocation de Darlu (p. 228-229) n'est pas l'analyse d'une œuvre écrite, mais la démonstration de l'action d'une parole. Darlu n'a rien écrit ; mais il eut pour élèves Brunschvicg, Élie Halévy, Xavier Léon. Maine de Biran est présenté comme un « homme fin, timide et maladif » (p. 65). De Lachelier, Lavelle

¹⁵ Paris, Gallimard, 1923 ; ce livre est le dernier d'une trilogie, intitulée « Trente ans de vie française » : I, *Les idées de Charles Maurras* ; II, *La Vie de Maurice Barrès*, III, *Le Bergsonisme*.

rapporte quelques anecdotes : il disait « L'arbre est quelqu'un » (p. 84). Un thème revient souvent, celui de la solitude du philosophe, sur laquelle il a laissé à sa mort un projet d'ouvrage. Lachelier était un être solitaire et profond, inspiré par la beauté de la vérité et par le sens de la mélodie du Tout. De Bergson, Lavelle écrit : « nul n'était plus solitaire dans une intimité qu'il livrait à tous » (p. 91), ce qui est tout à fait perspicace. La solitude n'est pas liée à l'individualité ; elle est ce qui permet la communication, car elle n'est pas la séparation du moi individuel, elle est la voie qui nous ouvre le chemin de la conscience comme activité spirituelle. Dans *De l'Acte* (1937), Lavelle disait que nous participons à l'acte pur, à la conscience universelle, mais que nous ne les possédons pas.

La philosophie de Lavelle n'est pas une philosophie religieuse, mais elle est marquée par l'expérience spirituelle. C'est pourquoi, à travers sa présentation des philosophes des années trente, Lavelle est particulièrement sensible aux rapports entre raison et religion.

L'atmosphère bergsonienne

Les deux pensées phares de la période étudiée sont Henri Bergson et Maurice Blondel. Les deux jouissaient d'une aura exceptionnelle, l'un dans le monde intellectuel en général, l'autre surtout chez les catholiques. Que retient Lavelle de Bergson ? Une première remarque, à l'occasion de la mort du philosophe en 1941, est d'une grande pertinence : « Henri Bergson est un des rares philosophes que la gloire ait visité » (p. 91). François Azouvi a éclairé de façon très érudite les conditions historiques de cette gloire, depuis sa naissance jusqu'à son déclin¹⁶. Lavelle nous permet de comprendre que les philosophes accèdent rarement à la gloire : on peut penser que, dans la seconde moitié du vingtième siècle, Sartre et Michel Foucault sont les seuls philosophes français à avoir connu cette gloire, et pour des raisons qui ne sont pas purement philosophiques, mais littéraires pour Sartre (dont le talent de plume était exceptionnel pour faire passer ses idées dans le roman ou le théâtre), et historiques pour Foucault (qui a lancé de grands chantiers d'études sur l'histoire des idées et sur l'exercice des pouvoirs politiques dans la société). Ce que souligne Lavelle, c'est que la gloire fut et resta pour Bergson un phénomène tout à fait extérieur à sa démarche intellectuelle profondément intérieure. On sait que Bergson a souffert de cette gloire qui lui a semblé se fonder sur des malentendus, beaucoup de non philosophes, artistes ou gens du monde, croyant trouver dans *L'Évolution créatrice* la réponse à leurs aspirations spirituelles

¹⁶ *La gloire de Bergson*, Paris, Gallimard, 2007.

vagues. Or Bergson était concentré et précis. Lavelle souligne que Bergson s'est retiré volontairement de l'enseignement ; et il attribue cette retraite anticipée à une pudeur de l'âme qui visait à une existence plus retirée. Et, de fait, si l'on compare la gloire d'Henri Bergson à celle de Maurice Barrès, on est frappé de la différence. Car Barrès ne vivait que de sa gloire, qui était beaucoup plus grande que celle de Bergson. Lorsqu'il fut reçu à l'Académie française, les femmes des bouchers des halles de Paris déployèrent un tapis de fleurs sur le parvis de l'Institut de France. La réception de Bergson, en 1918, fut beaucoup plus discrète, en raison des circonstances et du fait qu'il était seulement philosophe, et non journaliste, ni homme politique, ni romancier original. Ce que la gloire apporte avec elle (mais elle en est aussi la conséquence), c'est une aura. Celle de Barrès a envahi et influencé plusieurs générations d'écrivains célèbres jusqu'à Mauriac et Malraux. L'aura de Bergson a dépassé les cercles philosophiques ; en particulier elle a marqué Péguy, Albert Thibaudet, Charles Du Bos, Jean Baruzi, et des disciples comme Édouard Le Roy ou Jacques Chevalier, mais aussi des penseurs indépendants comme Gabriel Marcel, Jean Wahl ou Vladimir Jankélévitch. Mais Bergson, que la gloire importunait, même s'il l'avait désirée pour répandre sa « philosophie nouvelle » (en cela il est exactement comparable à Descartes), disait, à propos des objections que lui faisait Jacques Maritain (néothomiste disciple de Jean de Saint Thomas), qu'il valait mieux pour lui un adversaire intelligent qu'un admirateur qui ne comprenait rien.

Pour Lavelle, l'aura de Bergson tient à « l'atmosphère de sa philosophie ». Chacun de ses livres apportait un élan de l'âme et un consentement intérieur pour celui qui le lisait attentivement. Il entraîne une participation à la puissance créatrice de leur auteur. En fait, pour celui qui entre dans la pensée bergsonienne, il se produit une « émotion intellectuelle » qui est de l'ordre de la communication spirituelle. En effet Bergson nous demande de retrouver en nous la durée par une conversion à notre vie intérieure, qui est très proche de ce que Husserl appelle « réduction phénoménologique ». Le reproche d'irrationalisme adressé à Bergson n'a aucune pertinence ; car la critique de l'intelligence est seulement une critique de l'absolutisation de l'intelligence. En fait, écrit très bien Lavelle, « c'était l'intelligence qui s'obligeait à se renoncer afin de se dépasser » (p. 96). En bon lecteur familier de l'œuvre de Bergson, il sait qu'il n'y a chez celui-ci aucun mépris de la science (bien au contraire il est le seul philosophe du vingtième siècle à s'appuyer vraiment sur des dossiers scientifiques entièrement maîtrisés), et il sait aussi que les démonstrations théoriques sont d'une exigence intellectuelle aiguë. En aucun cas la

durée, l'intuition ni l'élan vital ne sont des réductions de la pensée à un niveau infraconscient ou instinctuel. Il n'y a pas là régression aux formes élémentaires de la vie, mais transformation du vécu en pensée pure, inscription de notre conscience dans un élan de création incessante et illimitée.

Mais Lavelle ne se contente pas de broser à grands traits l'atmosphère générale de la philosophie de Bergson. Il l'interprète en montrant implicitement la continuité entre cette philosophie et la sienne. La méthode de Lavelle est une méthode de sympathie, fort opposée à toute polémique ; on ne comprend pas les philosophes en s'y opposant, mais en faisant avec eux un chemin de pensée, et en voyant jusqu'où on peut aller ensemble. Avec la pensée de Bergson, Lavelle écarte l'opposition brutale, la polémique violente, dont Julien Benda a donné le modèle exemplaire, dans *Le bergsonisme ou une philosophie de la mobilité*¹⁷, où l'auteur reproche à Bergson de ne rien apporter en matière d'idées, les idées étant par nature immobiles, et la raison étant le rempart contre l'instinct, et le refus de suivre la mouvement de la vie ; Lavelle ignore de même Politzer, qui, au nom du marxisme, fait passer l'œuvre de Bergson pour réactionnaire, laissant intactes toutes les abstractions de la métaphysique traditionnelle¹⁸. Lavelle ne fait pas non plus œuvre d'historien des idées qui chercherait à établir une généalogie en se plaçant de l'extérieur, comme le fit René Berthelot dans le second volume d'une belle trilogie sur *Le romantisme utilitaire, Essai sur le mouvement pragmatiste, consacré au Pragmatisme chez Bergson*¹⁹. Berthelot voyait l'origine de la philosophie bergsonienne chez Ravaisson et chez Schelling, autrement dit dans la philosophie romantique de la nature, et il faisait une critique systématique du rapport de Bergson aux sciences de son temps. On doit aussi mentionner l'ouvrage de Dominique Parodi, *La philosophie contemporaine en France, Essai de classification des doctrines*²⁰, non pas tant pour l'exposé de la philosophie de Bergson que pour l'étude détaillée des relations entre Bergson et les philosophes de son temps, sur les échos et sur l'utilisation de la pensée de Bergson dans toutes les directions les plus

¹⁷ *Le bergsonisme ou une philosophie de la mobilité*, Paris, Mercure de France, 1912.

¹⁸ *La fin d'une parade philosophique, le bergsonisme*, Paris, 1929.

¹⁹ Paris, Alcan, 1913. Le premier volume part de Peirce et de James, et est consacré à Nietzsche et à Poincaré (Paris, Alcan, 1911). Le troisième volume porte sur « Le pragmatisme religieux chez William James et chez les catholiques modernistes » (Paris, Alcan, 1922).

²⁰ Paris, Alcan, 1919. D. Parodi (1870-1955) est un rationaliste kantien, inspiré de Renan, très objectif dans ses analyses. Cf. André Lalande, « Dominique Parodi », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1955.

opposées²¹. Même si Parodi se trompe gravement en considérant Bergson comme représentant l'anti-intellectualisme à son apogée²².

Lavelle lit donc Bergson avec une extrême sympathie, quitte à le déformer un peu en le « lavellisant » dans un sens plus idéaliste, plus platonisant, et plus subjectiviste qu'il n'est en réalité. À la mort de Bergson, Lavelle a donné un très bel exposé de l'ensemble de la philosophie de Bergson, empreinte de religiosité dès l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, sous le titre « La pensée religieuse d'Henri Bergson »²³. En particulier, il montre qu'en réalité le Dieu de Bergson, en sa fonction économique dans la pensée bergsonienne, n'est autre que la Durée, qui prend la forme personnelle du Dieu Amour à partir de l'Évangile de saint Jean. Ainsi Lavelle, pensant suivre lui-même l'élan de pensée donné par Bergson, déforme clairement la doctrine du maître. De la même façon, Thibaudet, dans ses deux volumes sur *Le bergsonisme*²⁴, philosophe avec Bergson en manifestant une familiarité et une liberté très dynamiques. Mais le problème est malgré tout différent avec la lecture de Bergson par Lavelle, car celui-ci a sa propre philosophie. En 1949, Jean Hyppolite remarquait très justement que :

R. Le Senne et L. Lavelle, d'une façon différente d'ailleurs, ont su profiter du bergsonisme et de sa conception de la durée autant que du rationalisme d'Hamelin. Les notions d'existence, d'obstacle, de valeur ont été reprises dans une philosophie qui prétend rester fidèle à certaines traditions, mais qui, en même temps, s'ouvre à toutes les influences qui permettent de situer l'homme par rapport au monde et à la valeur.²⁵

Lavelle ne veut pas critiquer Bergson, même s'il ne souscrit pas entièrement à la critique de l'intelligence dans *L'Évolution créatrice*, mais il souligne très justement que la réflexion sur la mystique des *Deux sources de la morale et de la religion* s'inscrit dans la logique de cette philosophie qui, à ses yeux, est une philosophie religieuse au sens large du terme, non inféodée à une religion particulière, mais tout imprégnée d'un sens de la conversion à l'intériorité. Il serait intéressant d'étudier davantage le rapport entre les deux philosophies.

²¹ *La philosophie contemporaine en France, op.cit.*, chapitre IX, « Bergsonisme et intellectualisme », p.289-344.

²² Cf. Léon Husson, *L'intellectualisme de Bergson*, Paris, PUF, 1947.

²³ Réédité tout récemment, à l'occasion de la célébration du centenaire de *L'Évolution créatrice*, dans *Bergson, la vie et l'action*, études rassemblées par Jean-Louis Vieillard-Baron, Paris, Le Félin, 2007.

²⁴ L'ouvrage a connu onze rééditions entre 1923 et 1939.

²⁵ *Figures de la pensée philosophique, Écrits 1931-1968*, tome I, Paris, PUF, « Quadrige », 1991, p. 444.

On se contentera de relever la lettre très élogieuse que Bergson a écrite à Lavelle en réponse à l'envoi de *De l'Acte*, à la fin de 1937 :

Avec ce livre, comme avec quelques autres dont les auteurs appartiennent, je crois, à la même génération, nous assistons à une véritable renaissance de la métaphysique. Je ne suis pas sûr d'avoir saisi votre pensée sur tous les points : il faudrait, pour cela, que je pusse confronter chacune de vos conclusions partielles avec celles auxquelles j'ai pu aboutir sur le même sujet ; je me rendrais alors compte de l'intervalle qui nous sépare, de sa grandeur et de sa forme : ce serait le seul moyen de vous comprendre tout à fait.²⁶

Et Bergson voit dans l'ouvrage de Lavelle « une transposition de la psychologie en métaphysique », à laquelle manquerait sans doute de donner au Temps la place de réalité absolue ou de fondement, la place qui lui revient. La grande somme de Lavelle porte sur l'être comme acte, conception dynamique qui est assez proche de Bergson, mais elle reste dans des cadres métaphysiques plus traditionnels que ceux du bergsonisme. En tout cas elle n'a pas échappé au Maître qui félicite Lavelle d'un « livre si vigoureusement pensé, si solidement écrit ».

La philosophie catholique de Maurice Blondel

Dans l'horizon intellectuel des années trente, la pensée catholique occupe une place très importante, liée aux conséquences de la crise moderniste, qui oppose les thomistes et les autres philosophes, et à la séparation de l'Église et de l'État, qui regroupe les catholiques pour faire face à la menace de laïcisation totale de la société, orchestrée par les francs-maçons. Certes le grand intellectuel catholique qu'était Charles Péguy est mort à la guerre ; mais son influence demeure. Surtout, de très grands esprits comme Claudel ou Mauriac, se considèrent comme des écrivains catholiques, sans pour autant estimer que leurs œuvres sont réservées au milieu catholique, mais avec le sens de la catholicité universelle. Ainsi Albert Thibaudet écrit un article sur « le roman catholique »²⁷ à propos du *Soleil de Satan* de Georges Bernanos.

Il est donc tout naturel pour Lavelle de consacrer une partie de son panorama au spiritualisme catholique de Maurice Blondel. On peut faire deux remarques : la première est que la « philosophie

²⁶ Bergson, *Correspondances*, éditées par André Robinet, Nelly Bruyère, Brigitte Sitbon-Peillon et Suzanne Stern-Gillet, Paris, PUF, 2002, p.1582-1583.

²⁷ *Réflexions sur la littérature*, éd. A. Compagnon, p. 1079-1087 ; article du 1^{er} juin 1926.

catholique »²⁸ déborde le système de l'action de Blondel, puisqu'un chapitre de la seconde partie (« Le réalisme spiritualiste ») est consacrée à Édouard Le Roy, premier disciple de Bergson. La seconde remarque est que l'analyse chaleureuse et admirative de l'œuvre de Blondel est précédée d'un chapitre de réflexion sur « Le problème de la philosophie catholique », qui fait écho aux discussions de la Société française de philosophie sur « la philosophie chrétienne ». On sait que Heidegger a fortement souligné que l'idée d'une philosophie chrétienne était celle d'un cercle carré, autrement dit une contradiction dans les termes. Pour le grand historien de la philosophie Émile Bréhier, il en allait de même : la philosophie s'arrête quand le Christ dit « C'est moi la vérité ». Et ce n'est pas par hasard que Michel Henry a pris cette phrase pour titre d'un ouvrage où il fait la phénoménologie du christianisme²⁹.

Une grande sympathie porte Lavelle vers Blondel, qui a attendu longuement la maturation de sa trilogie, *La Pensée, L'Être et les êtres, L'Action*. Il souligne ce qui rapproche Blondel et sa propre philosophie : une philosophie tout intérieure, en retrait du monde, concentrée sur l'intériorité. Mais Lavelle respecte l'originalité de Blondel, beaucoup moins idéaliste que lui. La pensée est fondamentalement médiatrice ; il y a une pensée dans la nature avant la pensée humaine, la *pensée cosmique*. Cette pensée est un élan vers l'avenir. Elle est médiation entre les hommes. Elle est aspiration à l'infini. Sa véritable valeur n'est pas dans les objets qu'elle pense, de telle sorte qu'elle se retourne sur elle-même, et tente « d'atteindre dans sa subjectivité radicale l'origine de l'univers et du moi » (p. 143). La pensée est médiatrice, illuminatrice et unitive. En ce sens elle est constamment un appel vers une présence infinie, dans l'insuffisance même de la pensée humaine. Lavelle souligne le fait que la philosophie de Blondel est « une philosophie de l'insuffisance » (p. 151), mais non point une délectation morose sur les limites de la pensée humaine ; au contraire l'insuffisance est appel de l'infini, signe de la présence infinie qui ne cesse de nous féconder, sans que nous puissions jamais la posséder. Captive au sein de la nature, la pensée devient activité. Elle est alors « le penser ». L'intervalle qui sépare le penser et l'être n'est plus seulement un manque, le signe de notre

²⁸ Peut-être est-ce l'importance accordée à la philosophie catholique qui valut à ce livre d'être rapidement traduit en italien, sous le titre *La filosofia francese tra le due guerre*, traduction italienne de P. Sartori Treves, Morcelliana, Brescia, 1949.

²⁹ *C'est moi la Vérité*, Paris, Le Seuil, 1996. Cf. Philippe Capelle (éd.), *Phénoménologie et christianisme chez Michel Henry*, Les derniers écrits de Michel Henry en débat, Paris, Le Cerf, « Philosophie et Théologie », 2004.

déficiences ; il nous permet de découvrir que ce n'est qu'à l'intérieur d'une pensée infinie que nous pensons. C'est alors la surabondance de la Pensée pure qui nous investit. La métaphysique dynamique de Blondel s'exprime, dans *L'Être et les êtres* — titre magnifique, écrit Lavelle — comme une émanation, ou plutôt une création des êtres particuliers par l'être absolu. Le paradoxe de Blondel est de proposer une hiérarchisation des êtres à partir de l'Être, sans vouloir aucunement faire un système à la manière de Plotin. La dialectique de la vie et de la personne est un point fort de l'ouvrage de Blondel revisité par Lavelle : la vie nous donne l'élan ; la personne purifie et spiritualise cet élan. Enfin, avec la nouvelle *Action*, en deux gros volumes, on retrouve ce qui faisait l'originalité, l'intérêt et la difficulté de la première *Action* de 1893, à savoir que la philosophie n'est pas une « théorie de l'action » (action étant pris au sens large de l'existence humaine), mais qu'elle colle à la réalité. C'est que l'homme vit toujours en métaphysicien, sans le savoir ; la philosophie n'est rien d'autre que l'élucidation de ce qui fait la vie quotidienne de chacun. Et elle aide l'homme à sentir au fond de son action le souffle de la « volonté voulante » qui dépasse toute volonté particulière³⁰. La solitude de l'entreprise de Blondel, la solitude de son existence marquée par la cécité, sont pour Lavelle les signes d'une entreprise philosophique profonde. C'est pourquoi elle est mise en perspective de celle de Bergson.

Il faut aussi signaler l'effort que fait Lavelle pour étudier les courants philosophiques à côté des œuvres individuelles. Le premier courant est celui de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, fondée par Xavier Léon à l'âge de vingt-quatre ans ; il n'était pas un professionnel de la philosophie, mais se consacra à lutter contre le positivisme. Dix ans plus tard, en 1901, il créait la Société française de Philosophie. Il fut également, en 1900, le créateur des Congrès internationaux de philosophie. En plus de ses travaux personnels, Xavier Léon s'attachait à favoriser le « commerce des esprits », comme le faisait le père Mersenne au temps de Descartes. Lavelle consacre un chapitre au Congrès international de philosophie consacré au tricentenaire du *Discours de la méthode*, le fameux congrès Descartes de 1937. Il nous rappelle que cette même année est celle de l'exposition universelle.

Un second courant philosophique est distingué par Lavelle, celui des *Recherches philosophiques*, revue annuelle d'une très haute

³⁰ Sur Blondel, voir Emmanuel Gabellieri et Pierre de Cointet, *Maurice Blondel et la philosophie française*, Paris, Parole et Silence, 2007, en particulier Paul Olivier, « La présence de l'être chez Blondel et chez Lavelle », p. 197-222.

qualité, fondée en 1931 par Alexandre Koyré, Henri-Charles Puech et Albert Spaier. Elle connut six numéros, exceptionnels. Lavelle voit trois thèmes dominants dans cette revue : le temps et l'éternité, l'épaisseur du réel, et l'existence personnelle. Enfin le troisième et dernier courant est celui de la « Philosophie de l'Esprit », collection fondée en 1934 par Le Senne et Lavelle, chez l'éditeur Aubier, avec un manifeste et la publication du petit livre de Lavelle sur *La Présence totale*. Il s'agissait de mettre en évidence et d'analyser l'expérience spirituelle, l'Esprit s'engendrant lui-même en engendrant la signification des choses, et en appelant le témoignage des autres esprits. Il s'agissait aussi de publier des ouvrages français et étrangers consacrés à la philosophie pure ou à la philosophie première. On pourrait s'étonner du fait que l'importance de la philosophie allemande (Husserl, Heidegger, Scheler ou Wittgenstein) ou de la philosophie anglo-américaine (Russel, Whitehead, en particulier) ne soit pas soulignée davantage. Mais c'est lié à la perspective de présenter la philosophie française en un temps de détresse (l'occupation allemande sans perspective d'avenir bien déterminée). Dans ses autres recueils de chroniques, Lavelle traite, de façon plus ou moins approfondie, de philosophes non français, et la collection « Philosophie de l'Esprit » a accueilli Max Scheler, Husserl, Berdiaeff et de nombreux philosophes italiens. Il est vrai que la pensée de Lavelle a eu un grand rayonnement dans les pays latins, en Europe (Italie et Espagne) et en Amérique (Argentine et Brésil). En tout cas, ce fut une collection prestigieuse dans l'horizon philosophique français. Les idées directrices de cette collection furent : rationalisme, lucidité et spiritualisation de l'homme et du monde.

On le voit, l'ouvrage de Lavelle que je présente ici n'est pas d'un intérêt simplement documentaire. Certes il apporte beaucoup de connaissances sur la philosophie des années Trente. Mais il est en même temps, et surtout une incitation à réfléchir par soi-même.

Jean-Louis Vieillard-Baron

Avril 2008